

DU RIRE ET DE LA TRAGÉDIE : NOTES SUR LA CONSTRUCTION HÉROÏQUE DU MÉTIER DE MINEUR DE CHARBON AU BRÉSIL ET EN FRANCE¹

Marta CIOCCARI*

Résumé: Des changements affectent le travail dans le monde contemporain et la profession de mineur de fond semble en voie de disparition dans des pays comme le Brésil et la France. Que reste-t-il dès lors de la dimension symbolique du métier de mineur de charbon construit sous sa forme héroïque spécialement au cours du siècle dernier ? Durant sa longue tradition – intensifiée aux XVIII^e et XIX^e siècles – cette activité s’est élaborée sous le signe du danger et de l’insalubrité des conditions de travail. De telles caractéristiques ont contribué directement à créer une image héroïque des travailleurs concernés. Dans l’article qui suit, j’essaie de réfléchir sur cette condition identitaire à partir des expériences ethnographiques et des récits d’ex-mineurs et de leurs familles recueillis au Brésil et en France.

Mots-clés : Ethnographie ; mineurs de charbon ; Lorraine française ; Minas do Leão ; honneur ouvrier ; héroïsme.

Resumo: Entre as mudanças que afetam o trabalho no mundo contemporâneo, a profissão de mineiro de subsolo parece estar em franco desaparecimento em países como o Brasil e a França. Nestas condições, o que resta da dimensão simbólica do ofício do mineiro de carvão, construído como heróico, principalmente no último século? Em sua longa tradição – intensificada nos séculos XVIII e XIX –, a atividade de mineração subterrânea foi construída sob o signo do perigo e da insalubridade das condições de trabalho. Essas características contribuíram diretamente para criar uma imagem heróica dos trabalhadores. Neste artigo, eu busco refletir sobre esta condição identitária a partir de experiências de campo e de narrativas de ex-mineiros e suas famílias, recolhidas no Brasil e na França.

Palavras-chave: Etnografia; mineiros de carvão; Lorena francesa; Minas do Leão; honra operária; heroísmo.

I – LE POINT DE DÉPART

Le présent travail s’inscrit dans la thématique d’une anthropologie visant les classes populaires à partir du cas spécifique des mineurs de charbon². Comme anthropologue travaillant à une thèse sur les mineurs de charbon dans le sud du Brésil, j’ai décidé de profiter de l’opportunité d’aller mener une enquête en France³ et de tenter une approche

¹Le présent texte a été révisé par Dominique M. P. G. Boxus, que je remercie pour son engagement professionnel et pour son amitié.

*Journaliste et anthropologue, doctorante en Anthropologie Sociale au *Museu Nacional*, Universidade Federal do Rio de Janeiro – marta.ciocari@gmail.com.

²Une partie de ces réflexions a été présentée lors du Premier Séminaire de Recherches sur le Brésil Contemporain, à la table-ronde « Travail, Quotidien et Mémoire », réalisé à Paris les 15, 16 et 17 mai 2008.

³C’était pendant mon doctorat-sandwich à Paris, de novembre 2007 à juillet 2008, alors que j’étais attachée au Centre de Recherches sur le Brésil Contemporain (CRBC), à l’École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), placé sous la direction de Monsieur Afranio Garcia. Je remercie les Professeurs José Sergio Leite Lopes - mon directeur de thèse au *Museu Nacional*, UFRJ -, Afranio Garcia, Marie-Claude Muñoz, Jean-Pierre Faguer, Michel Pialoux, Stéphane Beaud, Michel Agier, Gérard Noiriel et Bernard Balzani, pour la stimulation au travail de terrain et pour quelques remarques concernant mon projet de recherche. Mes travaux de recherche ont aussi tiré profit des discussions menées au sein du Groupe de Travail sur la Circulation Internationale des Universitaires Brésiliens,

des habitants de la ville qui a abrité la dernière mine de charbon fermée en France : Creuzwald, en Lorraine. Le rapport entre les expériences brésilienne et française concerne la situation extrême liée à la fin de la mine souterraine à Minas do Leão, au Brésil en 2002, et à Creuzwald, en France en 2004.

Ma recherche est centrée sur un métier considéré jadis comme celui de « l'élite ouvrière » en raison de son importance : pour avoir représenté à un certain moment en France l'avant-garde des ouvriers et aussi pour avoir obtenu des conditions salariales et des droits supérieurs à ceux des autres catégories d'ouvriers, ceci aussi bien dans le cas français que brésilien. Ces conquêtes ont été le résultat de luttes et de grèves historiques pour obtenir de meilleures conditions de travail et la reconnaissance de l'État et des entreprises par rapport aux risques et aux maladies professionnels. Mais cette histoire est liée aussi à la politique paternaliste de l'État pour fixer les populations autour des mines de charbon, traduite par la construction de cités ou villages miniers. Olivier Schwartz (1990) montre comment, depuis la moitié du XIX^e siècle jusqu'à la moitié du XX^e siècle, la mine de charbon s'impose comme une activité hégémonique et une référence en France. Les entreprises ont utilisé des politiques paternalistes non seulement dirigées vers le travail, mais aussi plus amplement vers la vie quotidienne, la famille, l'éducation, les loisirs, les sports, la morale et la religion. Les cités minières, avec leurs agglomérations de petites maisons individuelles, sont devenues graduellement une partie du paysage de plusieurs pays, comme la France et le Brésil.

Comme l'analyse Schwartz (1990, p.11-12), la mine n'est pas seulement une donnée économique, mais aussi ce qu'on pourrait appeler un « fait social total ». Il s'agit de tout un monde de relations fortement fermé sur lui-même et marquant avec intensité l'incorporation du métier par les mineurs. Selon ce qu'affirme Georges Balandier (1991), pour le mineur, la mine c'est « sa ville », « c'est tout un monde, une sorte d'île noire », ce qui signifie que les travailleurs sont liés entre eux par un sens de l'honneur de la corporation et par une solidarité devant les risques, tout en maintenant avec leur métier une relation passionnelle (Balandier, 1991, p.22).

Dans sa longue tradition – intensifiée aux XVIII^e et XIX^e siècles à cause de la Révolution Industrielle – l'activité de l'exploitation minière souterraine a été construite sous le signe du danger et de l'insalubrité des conditions de travail. Ces caractéristiques ont contribué directement à créer une image héroïque des travailleurs concernés, de sorte qu'une des dimensions de cette « élite ouvrière » est à situer précisément dans la construction symbolique du métier de mineur sous une forme héroïque. La question que je me pose – et qui peut paraître paradoxale – concerne la légitimité d'une enquête au sein de la classe populaire, en l'occurrence les mineurs de charbon, en vue d'y étudier la constitution d'une valeur originairement liée à l'aristocratie (cf. Weber, 2004; Duby, 1984), à savoir la construction du sentiment de l'honneur et de l'héroïsme. Sur la notion d'héroïcité, je considère qu'une sorte d'honneur collectif est en jeu, comme dans la définition adoptée par Pitt-Rivers (1965, p.25; 1983) et aussi par Bourdieu (1965), qui se penchent sur le thème de la perte d'honneur et de sa signification. Selon Bourdieu, celui qui a perdu son honneur n'existe pas : il cesse d'exister pour les autres et en même temps pour lui-même (Bourdieu, 1965, p.172). Dans le contexte d'une ville minière, les

spécialement à partir du dialogue et de l'amitié avec les collègues Laura Chartain, Valter de Oliveira, Ricardo Pimenta, Rafael Benthien, Jane Freitas et Julien Acquatella, parmi d'autres. Je remercie Frédéric Danielczak pour me raconter la vie de son père. Je manifeste aussi mon sentiment de gratitude envers mes interlocuteurs, à savoir les mineurs et leurs familles, à Creuzwald et à Minas do Leão.

habitants incarnent l'honneur de la profession et vivent la peur de perdre leur valeur comme personnes et comme travailleurs en raison de la mort de la mine souterraine.

Comme dans le cas des marins, les travailleurs des mines souterraines ont été décrits dans l'oeuvre de Louis Simonin (1867) comme des « soldats de l'abîme », à cause de la singularité de leur activité, dans laquelle ils affrontent la nature. De la même façon, pour Philippe Lucas (1981), les mineurs se lancent dans un combat singulier, une sorte de corps à corps avec l'Élément, et leur fraternité, leur solidarité gagne corps dans la spécificité de ce combat. Dans cette lutte contre la nature, ils vivent sous la menace des accidents, qui peuvent être fatals, et des maladies découlant des conditions de travail, comme la silicose. D'autres recherches sur le travail minier souterrain au Brésil ont montré que c'est une profession où l'on travaille « en regardant la mort dans les yeux des autres », comme l'a écrit Grossi (1981), ou dans « un quotidien avec l'odeur de la mort », selon un mineur enquêté par Eckert (1985).

Affectée par les changements survenus dans le monde du travail aujourd'hui, la profession de mineur de fond est en disparition. Mon travail de recherche a donc commencé par analyser ce qui reste désormais de cette dimension de « l'honneur » et de « l'héroïsme ouvrier » après la fermeture des mines au sein de deux communautés du Brésil et de France. À Creutzwald, par exemple, un ancien mineur a évoqué les propos d'un copain qui travaillait dans la dernière mine au moment de sa fermeture et qui disait : « *Où est ma mine ? La mine me manque* ». On peut penser qu'il y a là une sorte d'« héroïcité frustrée » dont il faudrait suivre les traces et les vestiges pour mieux comprendre sa réalité.

Mon premier contact et mes premières inspirations avec cet univers remontent aux images naturalistes de la littérature d'Émile Zola, qui a décrit l'exploitation des mineurs de charbon en France dans son roman *Germinal* (1885). Lors de ma première lecture pendant mon adolescence, ce sujet avait généré en moi un vif intérêt et un grand désir d'investigation. Par la suite, au moment de mon premier contact avec la ville de Minas do Leão au Brésil il y a quatorze ans, en tant que journaliste, j'ai écouté un ouvrier réfléchissant sur son métier : « *Pour moi, le mineur de fond, c'est un héros* », m'a-t-il dit. Quand je suis devenue anthropologue, j'ai appris l'importance de considérer sérieusement ce que les personnes interrogées nous disent, et ce pour essayer de restituer les motivations, les contextes et les signifiés qui sont les leurs. Quand je suis retournée dans cette communauté pour mener mon enquête dans le cadre du *master*, l'ouvrier qui m'avait parlé du héros, lui-même un mineur fils de mineur, m'a dit à propos du film *Germinal*: « *Germinal, c'est l'histoire que mon père me racontait. L'histoire qu'ils vivaient, tu comprends ?* » Sa proposition a provoqué une vraie connexion entre mon nouveau parcours d'anthropologue et la première source littéraire.

J'ai alors décidé de plonger une troisième fois dans le monde des ouvriers du charbon pour y développer ma recherche de doctorat, en me proposant d'approfondir ces notions d'héroïsme associées au travail dans la mine souterraine. Je suis partie d'un contexte où la mine - ce monde de référence identitaire autour duquel sont nées des villes, des écoles, des maisons, des églises, des équipes de football et principalement une certaine culture ouvrière - n'existait plus déjà. On peut voir une forte ambiguïté aujourd'hui dans les récits des ouvriers après la fin de la mine. Pourtant, liés directement au travail

souterrain, je rencontre un certain sens de l'honneur et de la dignité et une grande estime de soi, et ce en dépit de toutes les contradictions qui cernent ces notions.

Je mène mon investigation de doctorat au Brésil dans le cadre d'une méthode qualitative, héritière d'une tradition anthropologique qui a commencé avec Malinowski (1984) et qui consiste à établir une interaction longue avec les enquêtés, à travers l'observation participante, les entretiens, la production de journaux de terrain et de photos. De manière complémentaire, j'effectue en outre des recherches dans les archives d'entreprises, de syndicats et de l'Institut de Sécurité Sociale. J'ai pu tirer profit d'une vaste bibliographie anthropologique, sociologique et historiographique relative aux mineurs de charbon tant au Brésil qu'en France. Établir une interaction de longue durée, basée sur la confiance, le respect et l'intérêt mutuel, est une condition fondamentale du travail ethnographique.

En vivant pendant six mois dans une maison louée dans une petite ville minière au Brésil, j'ai pu établir des relations d'amitié et de voisinage à partir desquelles j'ai réalisé soixante entretiens avec des travailleurs dans l'exploitation de charbon, actifs et retraités, et avec leurs familles. Sur cet aspect, les réflexions développées par l'anthropologue française Favret-Saada (1990) autour de la notion de l'« être affecté », autrement dit de l'importance, de la part du chercheur, de se laisser affecter par son terrain et, à partir de cette expérience, de produire sa connaissance, me semblent inspiratrices. Dans une telle dimension, on considère que la communication habituelle, verbale, volontaire et intentionnelle, visant à l'apprentissage d'un système de représentations, est insuffisante et impropre pour capter les aspects non-verbaux de l'expérience humaine. J'ai donc essayé de me laisser affecter moi aussi par mon terrain et de réfléchir sur cela. Quant à mes enquêtés, je pense, ils ont été eux aussi affectés dans une certaine mesure par ma présence et par mon travail.

Dans ce parcours, je me base aussi sur les analyses de Georges Devereux (1980) concernant les perturbations mutuelles provoquées par la présence du chercheur sur son terrain. Je considère celles-ci comme une part riche et fondamentale de l'interaction, capable d'offrir de précieux *insights* qu'on ne pourrait pas obtenir autrement. Pendant mon ethnographie, j'ai ainsi perçu la récurrence d'attitudes et de références verbales qui jouent avec les questions de genre touchant à ma présence de femme chercheuse intéressée par les trajectoires masculines. Par ailleurs, mon propre parcours personnel et professionnel suscitait des réactions diverses. Je pense que si, d'une part, ces éléments peuvent représenter un obstacle dans l'interaction, ils peuvent aussi rendre possible l'accès à des notions imprévisibles, voire interdites. Il faut examiner comment l'angoisse expérimentée par l'ethnographe devant certaines données – ce qui est appelé le contre-transfert – peut être transformé en connaissance.

Mon expérience de terrain en France pendant les trois semaines où j'ai habité dans la ville minière avait pour objectif d'éclairer le travail ethnographique développé au Brésil, soit par la récurrence des représentations, soit par le contraste. C'est avec cette motivation que je suis allée dans la ville de Creutzwald, située dans l'est de la France, en Lorraine. Cette ville a abrité la dernière mine de charbon en France. La fermeture de la mine de La Houve en 2004 a mobilisé la petite ville de 14.600 habitants. Lors d'une cérémonie qui, selon la presse, fut « chargée de symbolisme et de tristesse », les autorités rendirent hommage aux « gueules noires », les ouvriers du charbon. Malgré ma condition d'étrangère - sur laquelle je me propose de revenir dans les pages qui suivent -

et le temps très court de mon séjour en Lorraine, celui-ci s'est révélé profitable et émouvant. Les résultats les plus objectifs sont la réalisation de vingt-cinq entretiens enregistrés avec des mineurs de fond retraités, parmi lesquels les « congés charbonniers », avec un ingénieur de l'ancienne mine et avec d'autres personnes liées aux familles des mineurs. La composition du groupe avec lequel j'ai établi des contacts et qui m'a permis de réaliser les entretiens manifeste une présence remarquable de l'étranger, soit par la nationalité, soit par l'accent étranger dans la langue française : ils sont d'origines italienne, polonaise, allemande, slovène ou yougoslave, marocaine, etc.

II – REMARQUES SUR LES CONDITIONS DU TERRAIN

Il faut dire que dans la conduite des entretiens en Lorraine j'étais surtout préoccupée de trouver un « écho » aux questions surgies pendant ma recherche au Brésil. Il me fallait aussi réfléchir sur ma relative « vulnérabilité », liée principalement à ma condition d'étrangère – une espèce de double altérité sur le terrain, puisque je me sentais à la fois étrange et étrangère, mais avec au milieu de cela un vif sentiment de familiarité avec la thématique - en tant que limitation possible pour une bonne recherche et aussi comme un mode d'accès spécifique à cet univers-là et aux récits des ouvriers et de leurs familles. Cette « vulnérabilité » a probablement provoqué ou intensifié quelques résistances et des refus, mais il y avait aussi des moments où j'avais l'impression que ma condition d'étrangère était un avantage dans la mesure où l'enquêté construisait son image avec plus de liberté devant moi⁴. En outre, je crois que cette condition a aussi favorisé la manifestation d'un certain type de solidarité et de sympathie. Dans ce sens-là, j'ai entendu plus d'une fois qu'on me trouvait « courageuse » d'être là, étrangère et sans connaître personne. De la sorte, c'était déjà une vertu attribuée. Je considère que le trajet parcouru par l'anthropologue jusqu'à l'obtention des entretiens - avec les refus, les silences, les hésitations - est aussi riche que le résultat même de la parole enregistrée. C'est pour cela que j'ai décidé de laisser dans cette partie du texte des caractéristiques proches de celles d'un journal de terrain.

Je suis donc arrivée à Creutzwald en Lorraine un vendredi après-midi de février, après un voyage qui a duré quatre heures - en TGV jusqu'à Thionville puis en autobus. Durant cette dernière partie du trajet, l'autobus est passé par une dizaine de villages, pratiquement tous de même configuration : les vieilles maisons de mineurs assez solides encore, mais avec une tonalité commune allant du gris au marron, l'église, généralement avec l'horloge sur le clocher, l'école, quelques cafés et magasins. Lorsque je suis descendue de l'autobus, j'ai marché plus ou moins un kilomètre jusqu'à l'hôtel. C'était un moment d'attente anxieuse car je ne connaissais personne dans la ville, munie de ma seule réservation d'hôtel. Cet hôtel est situé au dessus d'un bar et la réception se trouve à l'intérieur de celui-ci. Quand je suis arrivée, il y avait principalement des clients masculins qui buvaient leur bière en bavardant. Ils m'ont observée avec une certaine discrétion, mais cela n'a pas empêché ma gêne. En dehors de quelques petits inconvénients survenus durant les jours suivants, mon séjour a été tranquille.

J'ai d'abord demandé au tenancier de l'hôtel – lui-même fils d'un mineur d'origine croate - s'il avait un plan de la ville. Non, il n'en avait pas. Je lui ai alors demandé où se trouvaient les cités-minières, puisque la ville compte plus de 14 mille habitants. Il m'a donné quelques indications et un gars qui écoutait notre conversation a fait d'autres

⁴ Comme dans le cas de l'ancien chef de la mine.

suggestions. Ce monsieur était un technicien des Charbonnages de France et durant les dernières années il avait participé à l'organisation des archives de l'entreprise. Devant mon intérêt, il m'a donné sa carte de visite et a proposé de m'emmener le lundi suivant aux archives Jeanne d'Arc installées dans un bâtiment de l'entreprise. Ensuite, toujours près du bar, j'ai reconnu un monsieur dont j'avais déjà vu la photo dans un journal syndical. Il était pressé mais m'a laissé ses coordonnées. Il s'agissait d'un ancien militant de la CGT et à cette époque il était mobilisé par les élections municipales.

Le samedi matin, j'ai profité du petit-déjeuner à l'hôtel pour rencontrer de nombreux visiteurs, jeunes et anciens. Quelques personnes se sont montrées intéressées par la « mission » d'une chercheuse brésilienne. A certains moments, pour faciliter la communication, j'ai évoqué ma double appartenance - de journaliste et d'anthropologue. Une dame - une des rares femmes dans ce lieu - a alors décidé de m'aider. Elle m'a emmenée dans sa voiture jusque chez un ancien chef de la mine et m'a présentée à l'épouse de ce dernier. Mais il était absent. Puis ma nouvelle protectrice a fait un tour avec moi dans les quartiers ouvriers pour que je puisse faire connaissance avec la ville.

Après, je me suis mise à marcher dans les quartiers ouvriers, toute seule. La première cité minière s'appelait « Bellevue ». Elle est constituée de petites maisons individuelles avec un jardin. Les noms des rues y sont particulièrement curieux : Beethoven, Richard Wagner, Bizet, etc. Très vite, je me suis aperçue qu'il était pratiquement impossible d'établir des contacts dans la rue. Une des raisons est qu'il n'y avait personne à l'extérieur des maisons. Dès lors, dans la cité Bellevue, toutes mes tentatives d'interaction ont échoué. Devant l'absence de gens dans la rue, j'ai essayé de commencer une conversation avec une vieille dame qui lavait son linge au côté de sa maison. Je lui ai demandé si les habitations appartenaient à d'anciens mineurs. Elle m'a répondu que oui, sans interrompre son activité. Je l'ai ensuite interrogée pour savoir si son mari avait été mineur. Sèchement, elle m'a dit : « Je n'ai pas de mari! ». Je l'ai remerciée et j'ai continué mon chemin. Devant une autre maison, deux hommes travaillaient à la réparation d'une voiture. Le père du plus ancien avait été mineur. Le plus jeune m'a donné le nom d'un voisin qui, croyait-il, pourrait m'aider dans ma recherche. J'ai alors été imprudente : j'ai sonné à la porte de ce voisin. Quand le vieux mineur est apparu, je lui ai dit quelque chose sur mes intentions de recherche. Il m'a répondu simplement : « Ça ne m'intéresse pas » et a fermé la porte.

Je suis allée ensuite à un autre village minier du nom de « Beausite ». J'avais décidé d'être plus prudente. D'abord, j'ai pensé à simplement circuler par les rues, mais il y avait un monsieur occupé à sa voiture et je n'ai pas résisté : j'ai essayé d'entamer une conversation. Mineur polonais retraité, il a été un peu plus réceptif, mais il m'a dit que de la mine il avait seulement de mauvais souvenirs et qu'il préférerait ne pas parler de ça. J'ai essayé de réduire sa résistance en parlant des mineurs brésiliens et des choses que je connaissais sur leur quotidien de risques et de souffrances. Il m'écoutait. Alors, j'ai commis une erreur - qui pourtant s'est avérée très révélatrice -, en lui révélant le seul et unique nom que je possédais pour réaliser un futur entretien, à savoir celui de l'ancien chef de la mine. Il a réagi : « Je déteste cette personne, c'est le pire chef que nous avons eu dans la mine ». Il a défini son ancien chef comme « une bête ». J'ai regretté qu'il s'agisse là de ma seule référence pour établir un contact et j'ai insisté sur mon désir d'entendre mon interlocuteur que je venais de rencontrer. Il m'a donc indiqué son oncle, également retraité de La Houve. À la fin, il se montrait déjà moins résistant et m'a dit

que je pourrais revenir un autre jour au milieu de la semaine. Toutefois, il s'est avéré par la suite que je ne devais plus le rencontrer.

III – LES PREMIERS ENTRETIENS

Le samedi après-midi, j'ai téléphoné à l'ancien chef de la mine et au syndicaliste de la CGT. Je n'ai pas pu rencontrer le deuxième, mais le premier, dont le nom que j'utiliserai ici est Pierre Lacombe⁵, a marqué un rendez-vous en début de soirée dans le bar de l'hôtel. Après ça, j'ai marché pendant longtemps dans la ville, parfois en prenant des photos du paysage ou d'un monument (comme celui érigé en hommage aux victimes des accidents dans les mines). Puis je suis entrée dans une rue aux vieilles maisons, alors qu'un couple descendait la rue. C'était un mineur retraité, fils d'un ancien mineur yougoslave, et sa femme, d'un deuxième mariage, une ex-ouvrière née au Vietnam. Je les ai donc abordés avec toute la prudence requise et leur ai expliqué que je cherchais à connaître l'histoire d'anciens mineurs. Cette fois, la réaction a été positive. Jean et Anne m'ont invitée à aller chez eux. Il y avait quelques mois qu'ils habitaient cette maison à deux étages, propriété de la compagnie. Ils m'ont montré les photos de la mine et les médailles qu'il avait reçues de l'entreprise en récompense de ses qualités de « bon travailleur » et aussi en hommage collectif rendu à ses années de travail effectuées.

Motivée pour commencer un entretien, j'ai vécu la difficulté de comprendre le français de mes enquêtés : il avait un fort accent allemand et elle parlait encore avec l'accent vietnamien. Et probablement avaient-ils aussi des difficultés pour comprendre mes questions. À certains moments, les deux parlaient avec moi en même temps sur des sujets différents. Ce premier entretien s'est passé comme ça, de manière un peu chaotique. A un certain moment, la femme a disparu. Elle est allée appeler le voisin, un mineur italien retraité, qui est arrivé chargé de revues et de vidéos sur la mine pour me montrer. Nous avons continué à parler tous ensemble. Alors, j'ai découvert que ce mineur italien, Antonio, avait un fils qui avait fait un doctorat en sociologie et était professeur à Nancy. Plus d'une fois, il a justifié son désir de m'aider en faisant référence à son fils. La chance était à mes côtés : j'étais invitée à aller chez lui le dimanche pour faire l'entretien.

Le temps passait vite et j'avais besoin de revenir à l'hôtel pour le rendez-vous avec l'autre enquêté. Au début du soir, vers 18h30, il est arrivé et on s'est installé autour d'une table dans un coin plus silencieux du bar. Il était très bien disposé à parler et l'a fait pendant longtemps, en parlant des trois générations de mineurs liés à La Houve. J'ai enregistré la conversation pendant trois heures. En même temps qu'il racontait avec enthousiasme son histoire, il faisait des pauses pour m'interroger sur mon rôle, ma trajectoire et aussi - de manière un peu gênante - sur ma vie personnelle. C'était samedi soir et la musique du bar avait baissé de volume pour faciliter mon entretien, mais la fonctionnaire du café nous regardait de temps en temps pour voir si je lui faisais signe que l'entretien touchait presque à sa fin. Ma gêne a grandi quand elle a parfumé l'endroit. Selon mon interlocuteur, j'étais « courageuse » d'être là, toute seule, dans une ville que je ne connaissais pas et dans un pays qui n'était pas le mien. Je savais que dans une ville minière, le courage est toujours une valeur centrale.

⁵ Tous les noms sont faux, pour préserver l'identité des enquêtés.

Petit-fils et fils de mineurs qui travaillaient dans La Houve, monsieur Pierre Lacombe m'a raconté l'histoire de sa famille, qui réunit trois générations de mineurs de fond.

Trois générations! Mon père... Mon grand-père a travaillé, donc, à la mine au début de 1895, déjà à la mine... mon grand-père. Et mon père est né en 1895, donc il a commencé à la mine avant la guerre de 1914-1918, hein. Jusqu'à temps que moi je suis arrivé sur le marché du travail, donc mon père il est parti pratiquement en retraite quand moi je suis allé à la mine. Si nous avions eu encore des enfants, c'est-à-dire, des garçons, je pense que nous aurions quatre générations à la mine (...). Mais je pense que si j'avais eu des garçons je ne serais pas content qu'ils travaillent à la mine. C'est un métier fuligineux, difficile, dangereux, mais notre région vivait du charbon. (Entretien)

Cette ambiguïté entre l'amour de leur travail et le désir que leurs enfants puissent suivre une autre carrière avec moins de sacrifice est présente dans la plupart des récits des ouvriers⁶. Lacombe a commencé ses études dans une école allemande, entre 9 et 14 ans. Quand la Seconde Guerre a fini, il ne savait pas un mot de français, parce que l'allemand était la langue utilisée chez lui. Son grand-père et son père avaient vécu les effets de l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine à l'Allemagne entre 1871 et 1918. Lacombe raconte le drame de son père, qui avait été fait prisonnier dans un camp de concentration et qui était considéré comme « anti-allemand ». Encore au lycée, enfant, il s'était aperçu qu'il y avait surtout des fils de riches : des fils d'ingénieurs, d'exploitants, de personnes qui avaient les moyens de payer. Cependant son père faisait tout ce qu'il pouvait : il voulait que son fils arrive et suive la voie de son autre fils, qui faisait « de grandes études » en Suisse avec une subvention de l'Eglise. Vu l'absence de moyens pour rester au lycée, Pierre a dû aller à la mine à 17 ans, en commençant comme apprenti-mineur. Mais dans sa tête il avait un plan pour se « venger » des gens qui avaient des moyens.

J'avais une haine... comment dire, je voulais plus voir des gens bien... j'avais une vengeance à prendre envers ces gens-là qui avaient des moyens. Moi, j'ai travaillé dans la mine et mon père ne voulait pas, et moi, je lui ai dit : « je vais à la mine ». Je suis allé à la mine ... et j'ai fait mes études par correspondance. (Entretien)

Mon informateur ne cache pas sa fierté par rapport au fait qu'après avoir toujours travaillé huit heures par jour dans la mine, il était encore capable d'étudier quatre, cinq ou six heures à la maison pour suivre ses études. Et aussi pour avoir réussi ses examens en même temps que ses camarades d'école. Après, il est allé à une école des mines⁷ pour mieux apprendre son métier, et quelques années plus tard il a été invité pour enseigner dans cette école des mines, à 28 ans. De cette manière, il a progressé aussi dans la hiérarchie de l'entreprise et a commencé à créer des stratégies pour maintenir son influence sur les ouvriers et, de manière parallèle, sur les grands chefs. En outre, l'ambiguïté d'occuper une position intermédiaire entre les ouvriers et les « grands chefs » est assez remarquable dans son récit. Après, il m'a raconté que, même dans la position

⁶ Cette ambiguïté est analysée par Noirielle (2002, p. 226) à propos des familles ouvrières : « Et en même temps que l'on proclame 'l'amour du travail', on se mobilise, toutes les forces familiales confondues, pour que les enfants 'n'aient pas la vie qu'on a eue' ».

⁷ Lacombe m'explique que dans les générations suivantes, il était normal que les jeunes puissent aller à l'école des mines pour apprendre le métier de mineur ou de technicien, de mécanicien, d'électricien, etc. Chaque mine avait son école, créée par les Charbonnages de France. De plus, il y avait les écoles pour les femmes, où elles apprenaient des métiers comme celui de couturière, de comptable, de coiffeuse, etc.

de cadre, il s'est syndicalisé auprès d'un syndicat ouvrier, ce qui lui donnait plus de crédibilité au sein des travailleurs. Dans ce récit, on peut voir un rapport de classes très riche : il mentionne son identification avec les ouvriers par opposition aux cadres – contre lesquels il avait la « haine » -, même si sa carrière le plaçait à un niveau hiérarchiquement supérieur. Pourtant, il n'échappait pas aux conflits avec les ouvriers, comme l'a fait voir le témoignage de son ancien subordonné, le mineur polonais retraité qui s'est refusé à me concéder un entretien.

Dans cette partie du récit, il y a une théâtralisation autour d'un sujet considéré presque comme « un secret », dont il parle à la manière d'une confidence, c'est-à-dire au sujet des raisons de sa syndicalisation avec « les ouvriers ». Il raconte cela comme pour montrer son astuce consistant à conquérir son pouvoir dans ce milieu. Il fait toujours une distinction entre lui-même et les ouvriers, et il présente sa décision de se syndicaliser « avec les ouvriers », lui un « cadre supérieur », comme une sorte de stratégie pour acquérir le respect des subordonnés et pour faire « marcher » les choses comme il le voulait. Dans la continuité de l'entretien, M. Lacombe me raconte une journée où il a reçu la visite des chefs dans la mine. Ils voulaient savoir comment il travaillait, comment il avait construit « son mérite et ses affaires ». Son récit laisse alors clairement entrevoir son mépris pour les chefs qui ne connaissaient pas les aspects techniques du travail à la mine. Son analyse du quotidien de la mine affirme très clairement la différence entre la vie « au fond » et la vie « au jour » ou à la surface.

Le métier... c'est-à-dire, la mentalité du fond n'est pas la même au jour. C'est une mentalité très spéciale. Déjà dans le danger les hommes sont unis, dans le danger, hein, ils vont tous s'unir pour affronter le danger. (...) Alors, ça fait, ça fait, une camaraderie, hein, exceptionnelle, (...), vous êtes en danger, le lien, le lien devient plus solide, vous comprenez ? Devant le danger, le mineur c'est une famille, c'est une grande famille, hein, la solidarité. (Entretien)

Le lendemain, quand j'ai réalisé l'entretien avec le couple d'Italiens, Antonio et Marie, chez eux, j'ai vécu une ambiance de sympathie mutuelle, probablement liée au fait qu'ils évoquaient mes propres origines⁸. De leur côté, ils étaient aussi familiarisés avec les recherches universitaires en raison de la formation de leur fils sociologue. Les deux ont raconté leurs histoires personnelles et ont aussi parlé ensemble de la mine. Quand j'ai demandé à Antonio comment il avait reçu la nouvelle de la fermeture de la mine de La Houve, il m'a dit qu'il avait toujours regretté la fin de l'activité.

Comme disait un autre mineur encore quand on était à la mine: « Le métier de mineur c'est le plus beau métier du monde ». Même si ce n'est pas vrai, mais... Ça fait mal au coeur! (...) Un mineur.... Tout le monde n'est pas capable de faire le ... d'être un mineur. (...) Donc, (...) le mineur il est... il est comme bloc de béton : la cordialité, l'amabilité, la sincérité, la camaraderie, comme on veut (...), n'existait pas au jour comme elle existait au fond. (C - **Et au jour** ?) Quand le mineur est au jour, c'est fini. La mine n'existait que quand on allait au fond. Là-bas, à l'intérieur de la terre, à 1.100 mètres, le mineur était une part avec les autres même si on ne se connaissait pas, d'ailleurs avec des Italiens, des Marocains, des Russes, des Portugais, des Espagnols, de toutes parts. (...) Quand un copain n'avait pas de pain, on lui donnait un morceau au copain même si on ne le connaissait pas. (C - **Ah, oui**

⁸Mon arrière-grand-père s'est rendu d'Italie au Brésil.

?) Oui, c'est quelque chose de fondamental et qu'il n'y avait pas au jour.
(Entretien)

Antonio m'a présenté un ami ingénieur, Roger, marié aussi avec une femme italienne, Claudia. Les deux couples avaient lié connaissance quand ce mineur italien avait rencontré la femme de l'ingénieur à une réunion de l'association culturelle italienne. L'ingénieur Roger, lui-même fils d'un ancien mineur slovène, a travaillé dans la mine de La Houve jusqu'à sa fermeture. À la veille de mon retour à Paris, cet ingénieur m'a présenté aussi un ancien mineur retraité, monsieur George, devenu une sorte d' « historien local ». Curieusement, cet ancien mineur était aussi le frère de Jean, ce premier descendant yougoslave que m'avait reçu dans sa maison.

Jean et George sont des mineurs retraités, tous deux fils d'un ancien mineur yougoslave qui est venu en France pour travailler à la mine. Silicosé, leur père est mort à 44 ans quand les enfants étaient encore petits. Ses six fils ont travaillé au fond de la mine et sa fille a travaillé au jour. Comme leur père, les deux anciens mineurs sont fiers de leur profession et des quelques problèmes de santé provoqués par les années de travail dans le sous-sol. Jean cherche une reconnaissance médicale pour ses symptômes de silicose. Il est veuf d'un premier mariage et s'est remarié avec une ex-ouvrière vietnamienne, Anne, veuve comme lui. De son premier mariage, Jean a eu six enfants. Les fils ont suivi le métier de mineur et un d'entre eux a souffert un accident dans la mine qui l'a laissé handicapé. Jean était ému en parlant de son fils. Mais même si les tragédies de la mine sont très proches de sa vie, cela ne semble pas diminuer le sentiment d'honneur qu'il associe à sa profession. Les médailles reçues de la compagnie sont montrées avec orgueil : une a été remise comme hommage à un « bon travailleur », les autres sont liées aux années de travail. Il a commencé à travailler dans la mine à 17 ans et a obtenu sa retraite après 35 ans de mine. Au début, comme mineur de fond, il travaillait à Merlebach dans le secteur du montage ; à la fin, il était chef d'équipe à Sainte-Fontaine.

L'itinéraire de George gagne une autre dimension en Lorraine puisqu'après sa retraite il est devenu une sorte d' « historien local ». Comme l'a bien fait remarquer Benoît de L'Estoile (2001) : « Pour la plupart de nos interlocuteurs, le goût de l'histoire, et en particulier de l'histoire locale, plus qu'un passe-temps ou un hobby, est une partie essentielle de leur existence ». George parle du parcours suivi tout naturellement par les enfants de mineurs – dont il était à l'époque –, notamment en raison de la nécessité de garantir l'alimentation et le logement de la famille après la mort du père.

Ah, chez nous c'était tout naturellement parce que... il faut vous dire qu'à Freyming-Merlebach c'était comme ça, presque tous les enfants ils allaient à la mine. On n'a pas besoin de faire un grand apprentissage, hein... On était formé à la mine (...). Et aussi, dans ce temps-là, les anciens mineurs ils mouraient à 40 ans, à 50 ans ils étaient partis, hein, c'est pas comme maintenant. C'était de silicose, de blessures et tout et des maladies et c'était pour ça que les enfants ils étaient obligés de reprendre (...) pour gagner de l'argent et pour être aussi... euh... pour avoir un logement. (Entretien)

Dans son cas, il voulait être un dessinateur industriel, mais très jeune il s'est engagé comme volontaire pour travailler au fond de la mine. C'était une époque, à la fin des années 40, où pratiquement tous les travaux dans la mine étaient faits à la main. La fierté du travail bien fait est toujours présente dans son récit. Il raconte qu'après avoir conquis le respect de son chef il a pu commencer sa carrière dans la mine, il était « le

plus jeune à faire l'école de porions ». A cette époque, il était déjà un militant de la CGT. Or laisser le syndicat était une condition imposée par l'entreprise pour qu'il puisse aller à l'école de porions. L'ancien mineur raconte qu'il n'acceptait pas de « se vendre » à l'entreprise, alors il a refusé cette condition. Postérieurement, il s'est éloigné du syndicat à cause de la performance du parti communiste à l'intérieur de la corporation syndicale : « Et c'est là que moi, je me suis révolté, parce que toujours ce qui était bon était ce qui venait du parti et pas ce qui venait du syndicat et là je me suis toujours révolté ».

Dans la continuité de l'entretien, Roger et George parlent d'une dispute récente, qui a gagné corps avec la fin des mines, sur la légitimité liée au fait d'être porte-parole de la mémoire collective dans la région. A un certain moment, l'ingénieur parle au mineur de la suggestion donnée par son ami Antonio, selon laquelle moi, Marta, je devrais rencontrer un syndicaliste ayant publié des livres sur la mine. Alors Roger s'oppose à cela, en faisant un parallèle entre l'importance du travail de George comme « historien local » et les publications de ce syndicaliste. « Mais, bon... c'est pas du tout la même démarche. Et je dirai... d'autant que je connais la démarche intellectuelle de Georges [il utilise un surnom]... puisque je sais comment il travaille, puis (...) le mode de fonctionnement aussi, au sens de ces démarches des syndicalistes qui ont peut-être la valeur d'un témoignage individuel, c'est pas la même vigueur et la même lutte que lui... » L'ingénieur explique son lien avec l'ancien mineur à partir de leur origine commune de Slovéniens et de leur « complicité intellectuelle ». Ce sont des identités qui se sont renforcées après la disparition de la mine, quand la hiérarchie industrielle n'était déjà plus présente.

Concernant la fermeture de la dernière mine française, George croit que « c'est un gâchi, un vrai gâchi », puisque le charbon continue au fond et qu'il y a beaucoup des chômeurs dans la région. « Je me révolte contre ça. Je suis fier d'avoir été mineur, j'ai nourri ma famille, j'ai vécu de ça et j'ai de l'orgueil pour ça, mais ceux qui fondent le capital... vraiment c'est une honte, une honte. » Plusieurs fois il va répéter que la mine était sa fierté: « Elle m'a donné ma vie, j'ai trouvé un chemin ». Chez lui on peut trouver quelques caractéristiques de ce sens de l'honneur minier, plus visible encore chez ces hommes qui ont vécu une militance syndicale ou politique de gauche. L'ancien mineur pense que la vie du mineur était « toujours dure, toujours dure, mais c'était notre travail, c'est comme ça ». Pour lui, le travail à la mine se résume ainsi: « C'est ma vie, c'est ma vie ». Quand je lui demande pourquoi le mineur était fier de son activité, il mentionne la perte de cette fierté par les dernières générations.

Aujourd'hui la fierté est un peu diminuée, parce que maintenant tout le monde cherche à faire le moins possible et à gagner plus. Nous on était le contraire, on était gêné à la fin du poste si on ne pouvait pas dire qu'on avait produit un rendement, on était gêné.⁹ (**Roger** - C'est l'amour du travail....) Voilà. C'était comme ça, c'était huit heures par jour. (Entretien)

Au cours de mon travail de terrain, entre la première visite sur le terrain, en février, et la deuxième, en juin-juillet, j'ai enregistré vingt-cinq entretiens avec différentes personnes, principalement des mineurs retraités (dans la majorité des cas il y avait aussi la

⁹ Un récit similaire m'a été donné par le fils d'un ancien mineur du Nord-Pas-de-Calais, à propos de son père et de son oncle. Il m'a raconté qu'il y avait des disputes et des rivalités entre les mineurs pour voir qui « était le mieux », qui « produisait le plus ». Une sorte d'honneur du travail était donc incorporé au quotidien de ces hommes.

participation des femmes), des fils et petit-fils de mineurs. Dans ces entretiens, on trouve une très grande richesse, par la diversité des personnalités - syndicalistes de différents bords, de la CGT, de la CFDT, de la FO et de la CFTC ; ex-joueurs de football de l'équipe de l'entreprise ; enfants de mineurs qui sont arrivés à l'université et qui ont suivis d'autres métiers, etc. - et grâce aussi à la performance narrative de mes informateurs¹⁰.

IV – PISTES SUR LA CONSTRUCTION DE L'HONNEUR

Plusieurs aspects de ces récits sont similaires aux représentations que j'ai recueillies au Brésil. Ils expriment par exemple la force du lien unissant le travailleur à la mine et la séparation symbolique entre la vie « au fond » et la vie « au jour » - avec des mots traduisant le rapport entre le fond et la nuit, les ténèbres, tandis qu'à la surface se trouvent le jour, la normalité, la vie en famille. Toutefois, on trouve aussi en Lorraine une très grande complexité dans la culture des ouvriers, dérivée des immigrations et de la haute technologie utilisée pour l'exploitation du charbon à une profondeur de 1.200 mètres, bien plus que les 123 mètres de la mine dans le sud du Brésil.

Partant de la recherche ethnographique et des sources bibliographiques disponibles, je considère la notion d'héroïsme du mineur sous l'angle d'une double dimension : une image publique à côté d'un sentiment intime de *fierté*, de *dignité ouvrière*. J'appellerai cette image publique "grand honneur"¹¹ - elle a acquis une circularité internationale et est présente dans divers lieux du monde. Quant au sentiment intime de fierté, je le nommerai "petit honneur" : il a des caractéristiques distinctes selon les cultures locales, tantôt plutôt lié aux politiques syndicales et aux immigrations, comme en Lorraine, tantôt plutôt articulé aux groupes familiaux, à la religiosité et aux voisinages, comme dans le sud du Brésil. Les deux villes ont en commun le rôle important joué par le football ouvrier dans la construction du sentiment de fierté attachée à la condition de travailleur dans les mines. Il faut considérer que, même si la littérature de Zola (1885) et d'autres écrivains comme Louis Simonin (1867) a fortement contribué à développer une vision héroïque du travailleur, cette perception a gagné corps avec les actions de l'État, des entreprises et des syndicats pendant la « Bataille du Charbon » survenue en France après la Seconde Guerre mondiale. Dans ce contexte, il y avait une multiplication des cérémonies, des hommages et des remises de médailles pour honorer ceux qui s'engageaient dans l'accroissement de la production du charbon, considéré comme un facteur central pour la reconstruction de la France. Comme le montrent Desbois, Jeanneau et Mattéi (1986), il s'agissait d'un programme organisé par l'État, mais avec une forte participation de la gauche, spécialement du Parti Communiste et de la CGT, qui demandaient des ouvriers un dévouement extrême à l'égard de leur métier¹².

Il faut considérer l'influence qu'a eue l'expérience soviétique du « mouvement stakhanoviste » dans les années trente, dans le contexte de la guerre froide, sur la gauche française, et qui a engendré la reconnaissance publique des mineurs engagés dans l'augmentation de la production de charbon. La CGT, par exemple, a adopté le mot d'ordre : « travailler d'abord, revendiquer ensuite »¹³. Dans cette campagne, propagée intensément par la presse, le mineur occupait la position de modèle moderne d'ouvrier et de prototype du prolétariat. Mais il y eu une résistance parmi les secteurs de la

¹⁰ J'exploiterai ces récits dans un travail futur.

¹¹ Par référence à Robert Redfield (1965) et à ses notions de "grande tradition" et de "petite tradition".

¹² Le cas du récit de mon informateur George est exemplaire sous cet angle.

¹³ Cf. Desbois, Jeanneau & Mattéi (1986).

gauche, qui ont accusé une tentative d'adoucissement du comportement ouvrier. La résistance face à cette campagne s'est manifestée sous forme d'émeutes, d'absentéisme et de grèves, principalement après des accidents survenus dans les mines. Au milieu d'une série de luttes, les ouvriers du charbon français ont bénéficié de droits liés au statut de mineur (comme le régime spécial de retraite et la reconnaissance des maladies liées à la profession). Dans le cas de la France, cette puissante mobilisation a été suivie, après les années 60, par la fermeture de plusieurs puits d'extraction, au milieu d'une crise qui s'est intensifiée dans les décennies suivantes.

Par ailleurs, les premières autobiographies ouvrières - porteuses aussi d'un certain type d'héroïcité - sont un autre signe de résistance, comme dans le cas du livre écrit par le mineur de fond belge Alphonse Bourlard, qui utilise le pseudonyme de Constant Malva (1978) pour écrire *Ma nuit au jour le jour*, en 1937, publié en 1953 - le premier d'une série de livres de cet auteur. Il justifie qu'il voulait démystifier l'image des « héros du sous-sol ». Selon Malva, il est difficile d'être un héros en consentant au sort d'esclave. Dans un autre ouvrage, *La nuit dans les yeux* (1985), publié après sa mort, Malva écrit les mémoires de son oncle Fernand, un mineur comme lui :

C'est quand on est seul qu'on voit mieux l'aspect sinistre de la mine, lieux de désolation et d'épouvante ; où un silence de mort plane, où des ténèbres comme des draps funèbres vous enveloppent de toutes parts. Quelquefois ce silence est rompu par la chute d'une pierre ou la plainte d'une bête qui cède sous la pression du terrain. Les bois brisés semblent des suppliciés qui se tordent en un tourment sans fin ; certains de ces bois sont phosphorescents : dans l'ombre, on croirait voir des fantômes. Mon oncle avait bien peur. Il passait très vite et sans tourner la tête près des galeries abandonnées, craignant de voir apparaître les spectres des victimes des catastrophes passées. (Malva, 1985, p. 26)

Outre ses livres, il existe une multiplicité d'ouvrages écrits par des mineurs de fond ou sur eux. Que ce soit pour exalter l'héroïsme ou pour le critiquer, la question fondamentale reste la même : elle est toujours là, à la manière d'une référence.

On peut dire qu'une certaine conception de l'héroïsme, ancrée dans la notion d'honneur, subsiste devant la quasi disparition du métier. Dès lors, la fin de la mine semble contribuer à enchanter cette conception (Lucas, 1981), grâce au travail d'une mémoire marquée par la nostalgie. Dans le cas brésilien, comme aussi dans le cas français, le sentiment intime touchant à l'héroïsme est profondément lié à l'aspect tragique du travail de mineur de fond, comprenant les risques des accidents et des maladies résultant de la profession. Cette notion se traduit par des récits qui disent que « quand un mineur descendait à la mine, il ne savait pas si il sortirait vivant ou mort », ou qui font la comparaison entre la mine et la mer : « le mineur est quelqu'un qui est comme le marin... il défie toujours le risque ». Le rapport à la masculinité est omniprésent : « Le mineur, c'est un métier d'homme ». Un ouvrier français fait observer que « le mineur... il est comme un bloc de béton ». Au Brésil la mine est parfois vue comme « un bout du monde » (« um fim de mundo »), « une boîte à secrets » (« uma caixa de segredos ») et aussi comme porteuse d'un « danger dissimulé » (« perigo traçoero »).

Au Brésil comme en France, il faut considérer, à côté de la dimension tragique du métier, la dimension comique, qui se traduit par des provocations, l'utilisation de mots obscènes, des disputes corporelles et verbales. Dans les deux villes minières,

Creuzwald et Minas do Leão, on peut voir que ces aspects affleurent dans les anedoctes qui parlent du quotidien de la mine et dans l'importance attribuée aux jeux (comme le football, la pétanque, les combats de coq, les courses à cheval, la loterie, etc.), principalement dans un contexte de fermeture de la mine de sous-sol et de mise à la retraite de beaucoup de travailleurs. Au Brésil particulièrement, je découvre une importante dimension ludique de la sociabilité, marquée par les plaisanteries, les blagues et la valorisation de l'« ouvrier malin », du « débrouillard », de celui qui maîtrise bien les manières d'échapper à la rigidité industrielle.

Dans un tel contexte, il est nécessaire d'observer aussi les modes selon lesquels une certaine notion de l'honneur – avec ses variations et ses intensités – peut accueillir des pratiques plus proches de la notion de « malandragem » (l'art du malin), d'une forme d'esquive ou de négociation vis-à-vis de la discipline industrielle, justifiée comme un savoir-faire appris au cours des trajectoires des travailleurs, une chose proche de ce que Leite Lopes (1988) a trouvé dans l'univers de l'usine de tissage de Paulista, dans le Pernambuco, dans le Nordeste brésilien. Comme aspect important de la culture des ouvriers de Minas do Leão, dans le sud du Brésil, le rire et les plaisanteries semblent être aussi une sorte de compensation par rapport à la dureté des conditions de travail affrontées dans le sous-sol, une stratégie pour rendre supportable un quotidien plein de risques. Ils représentent ainsi une forme de résistance face à la discipline industrielle, comme l'analyse Linhart (1978, p.14,15) à propos de la résistance du corps du travailleur face à la ligne de montage dans l'usine. Dans son étude sur les classes populaires anglaises, Richard Hoggart (1973, p. 164) a écrit que le vrai héros du prolétariat n'est pas le héros romantique, mais le héros comique.

Parfois mes informateurs refusent le mot « héroïcité », bien qu'ils impriment à leur discours certains accents de fierté ou de dignité ouvrière, dont je rencontre de fortes manifestations tant au Brésil qu'en France. Il faut prendre conscience ici que la dimension publique et la dimension intime ne sont pas séparées mais s'influencent mutuellement, se mélangent, s'hybrident ou s'opposent. Autrement dit, la construction intime du sentiment de l'honneur change au fur et à mesure qu'il y a une reconnaissance sociale, soit par le biais d'une adhésion au projet de l'entreprise, soit par celui de la résistance face à ce projet. Par exemple, on peut rencontrer ce sentiment d'appartenance et de fierté associé à une gratitude vis-à-vis de la compagnie, comme dans le récit où l'ouvrier brésilien dit : « Tout ce que je suis, je le dois à la compagnie ». On peut observer aussi l'expression de dignité ouvrière dans l'extériorisation de la révolte contre « la mine » ou contre « les patrons ». Dans le cas d'un ancien mineur brésilien, l'amour du travail n'est pas opposé à la lutte pour ses droits. Il m'a dit : « J'avais la passion de mon travail, une adoration pour mes amis. Une fois mis à la retraite, je suis resté longtemps ainsi... en ressentant le manque de mon travail, de la mine, de mon outillage, même si c'était une chose très dangereuse ». Et après : « j'ai participé aux grèves, à tout ça, et à un moment donné ils [la compagnie] ont commencé à se méfier de moi parce que j'étais comme ça... parce que j'étais communiste ». Ensuite, il m'a raconté son emprisonnement au début du régime militaire, quand il a été emmené dans une voiture de la compagnie de charbon pour être incarcéré.

L'entrée des immigrés dans les mines, surtout en Lorraine, au moment de l'arrivée des travailleurs polonais, italiens, allemands, ukrainiens, yougoslaves et plus récemment maghrébins (ceux-ci sont arrivés à partir des années 1970-1980) marque de manière significative le processus d'exploitation minière en France, de même que les clivages et

les conflits dans la catégorie de ces travailleurs. Il faut considérer ce qu'a écrit Gérard Noiriel (2002) sur le fait de que jusqu'aux années 40 presque la totalité des travailleurs de fond étaient des étrangers. On leur réservait les travaux les plus pénibles et les plus dangereux. Au Brésil, l'arrivée des ouvriers polonais, ukrainiens et yougoslaves dans les mines dans les années 40 a revêtu un caractère de qualification de la main d'oeuvre, puisqu'ils travaillaient déjà dans les mines dans leurs pays d'origine. Ils ont été menacés de déportation quand ils ont montré qu'ils avaient aussi de l'expérience dans l'organisation de grèves et de mouvements de résistance.

Lors d'un entretien, le fils d'un ancien mineur du Nord-Pas-de-Calais, d'origine polonaise, qui est instituteur dans une école à Paris, m'a donné des pistes sur les convergences et les différences présentes au sein de la culture minière des diverses régions de France selon les caractéristiques du modèle imposé par les Charbonnages de France et en fonction des spécificités propres à chaque immigration. À Creuztswald, j'ai entendu parler de blagues et de provocations dirigées par les mineurs – des étrangers eux-mêmes pour la plupart - contre leurs collègues maghrébins, à cause des croyances et des habitudes de ceux-ci. Le fils de mineur descendant de polonais m'a dit que la même chose avait eu lieu au Nord-Pas-de-Calais, et que ça n'avait jamais revêtu un caractère inoffensif. « Les immigrés qui étaient arrivés d'abord discriminaient les nouveaux-arrivés »¹⁴ m'a-t-il raconté, en expliquant que l'image d'une immigration « bien réussie » des Polonais – notamment parce qu'ils étaient catholiques et parce qu'ils avaient l'habitude de travailler dans leur jardin - a toujours servi comme un point de comparaison pour justifier le mépris manifesté contre les Marocains, qui n'avaient pas la même culture¹⁵.

Il existe un autre - et important - contraste entre les communautés française et brésilienne, par rapport à la scolarité. Les compagnies minières en France - contrôlées par l'État - ont joué un rôle décisif dans la formation professionnelle grâce aux écoles des mines (écoles des porions, etc.) où les jeunes apprenaient le métier avant de descendre au fond de la mine. Au Brésil, à la même époque, un nombre élevé de travailleurs de la mine analphabètes continuait d'exister. Il y avait des initiatives visant à favoriser l'éducation primaire, avec l'ouverture de classes nocturnes organisées au siège de la compagnie, mais dont l'impact demeurait fort timide. Comme l'ont montré plusieurs chercheurs, surtout Beaud & Pialoux (1999) et Noiriel (2002), les familles ouvrières en France, désenchantées face à la perspective d'un avenir dans l'usine, ont guidé leurs enfants vers une scolarité allongée. Je trouve par exemple en Lorraine plusieurs cas d'enfants de mineurs qui sont arrivés à l'université. Dans le sud du Brésil, les enfants de mineurs qui arrivent à l'université sont encore des exceptions. La plupart s'arrêtent avant de terminer l'éducation fondamentale. Quelques-uns, considérés comme « formés » par leurs parents, arrivent au niveau secondaire dans des écoles professionnelles liées au service national de l'industrie (Senai).

Pour finir, il faut mentionner le fait que la fermeture de la mine, tant au Brésil qu'en France, a fait naître une réactualisation du travail de mythification du métier de mineur de charbon, par l'intermédiaire des hommages publics et de l'ouverture des musées de

¹⁴ Il s'agit d'un phénomène bien analysé par Norbert Elias & John Scotson (2000).

¹⁵ Dans la même direction, Janine Ponty (1995, p. 14) a écrit qu'affirmer que « les Polonais constituent le type de l'intégration réussie » est une de ces formules lapidaires qui induisent un discours contraire sur l'immigration récente, estimée, *a contrario*, inassimilable. Selon elle, ça fait oublier que les Polonais furent jugés en leur temps comme inassimilables eux aussi.

charbon où la *mémoire collective* est célébrée (Halbwachs, 1990). Dans les maisons ouvrières que j'ai visitées à Creutzwald, les mineurs retraités montraient avec fierté les médailles reçues de l'entreprise. Un mineur retraité de Lorraine m'a résumé son émotion devant la fin de la mine: « Ça fait mal au coeur ». Un autre ouvrier m'a fait part de ce que lui avait dit un ami, un mineur demeuré en activité jusqu'en 2004, au moment de la fermeture du dernier puits : « Où est ma mine ? La mine me manque ». Au Brésil, j'ai pu percevoir l'expression d'un sentiment semblable : « Un mineur ne peut pas vivre sans la mine », m'a dit un ouvrier toujours en activité, avant la fermeture du puits où il travaillait.

À Creutzwald, la fermeture de la mine a créé la catégorie des « congés charbonniers », des hommes qui continuent de recevoir 80% des salaires pour rester à la maison jusqu'à l'âge de la retraite. Il s'agit d'un pacte négocié¹⁶ en 1994 entre l'État et les syndicats CFDT, CFTC, FO (avec l'opposition de la CGT) : ce pacte, si il met à l'abri du chômage, engendre aussi des effets négatifs sur la dignité des ouvriers concernés, avec une augmentation des divorces, des dépressions et des suicides, comme le font voir les récits. Une difficulté tient au fait que ceux qui sont sortis de la mine dans ces conditions sont empêchés d'accepter un autre emploi. Découlant de cette situation, un « marché noir » commence à voir le jour, avec un contingent de personnes qui partent travailler en Belgique et en Allemagne. Voulant justifier la position de la CGT, contraire au pacte charbonnier et fondamentalement opposée à la fermeture des mines, un syndicaliste m'a dit: "Avant, les mineurs étaient respectés, admirés par la société, aujourd'hui nous sommes vus comme ceux qui gagnent des salaires sans rien faire". Son sentiment était celui d'un *honneur blessé*. À Minas do Leão, au Brésil, il reste encore une petite partie des travailleurs dans les mines à ciel ouvert, mais les fils de mineurs, menacés par le chômage, sont obligés d'accepter des travaux précaires et mal rémunérés dans les entreprises de papier et de cellulose. Pour les deux villes mentionnées, il apparaît que la reconversion économique demeure incertaine. Quant aux ouvriers, leur avenir est difficile à déchiffrer.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENSA, A. « Vers une anthropologie critique », in: REVEL, J. (dir.) *Jeux d'échelles : La micro-analyse à l'expérience*, Paris : Seuil.
- BEAUD, S. & WEBER, F. *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*. Paris : La découverte, 1998.
- BEAUD, S. & PIALOUX, M. *Retour à la condition ouvrière*, Paris : Fayard, 1999.
- BECKER, H.S. « A história de vida e o mosaico científico ». In : BECKER, H. S. *Métodos de pesquisa em ciências sociais*. São Paulo : Hucitec, 1993.
- BOURDIEU, P. « Introdução a uma sociologia reflexiva », In : BOURDIEU, P. *O poder simbólico*, Lisboa : Difel, 1989.
- CIOCCARI, M. *Ecos do subterrâneo*. Estudo antropológico do cotidiano e memória da comunidade de mineiros de carvão de Minas do Leão (RS). Dissertação de Mestrado em Antropologia Social. Porto Alegre : PPGAS/UFRGS, 2004.

¹⁶ Il s'agit de trois mesures : la pré-retraite pour les travailleurs à partir de 55 ans ; le congé charbonnier en fin de carrière (CCFC) pour les gens entre 40 et 50 ans ; la dispense préalable d'activité (DPA), qui se dirige aux plus jeunes. Depuis le 31 décembre 2007, l'entité Charbonnages de France a disparu. L'administration des salaires est effectuée par l'Agence Nationale de Gestion des Droits des Mineurs (ANGDM), par une activité purement technique.

- DESBOIS, E. JEANNEAU, Y. & MATTÉI, B., *La fois des charbonniers. Les mineurs dans la Bataille du charbon 1945-1947*. Paris : FMSH, 1986.
- ECKERT, C. *Os homens da mina : um estudo das condições de vida e representações dos mineiros de carvão em Charqueadas/RS*. Dissertação de Mestrado em Antropologia Social. Porto Alegre : PPGAS/UFRGS, 1985.
- _____. *Une ville autrefois minière : La Grand-Combe*, étude d'Anthropologie Sociale. Thèse présentée à l'Université Paris V, Sorbonne, Sciences Humaines, Paris, 1991.
- DEVEREUX, G. *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Aubier, 1980.
- DUBY, G. *Guillaume le Maréchal: ou le meilleur chevalier du monde*, Paris : Fayard, 1984.
- ELIAS, N. & SCOTSON, J.L., *Os estabelecidos e os outsiders*, Rio de Janeiro : Zahar, 2000.
- FAVRET-SAADA, J. « Être affecté », *Gradhiva*. Revue d'Histoire et d'Archives de l'Anthropologie, 8 : 3-9, 1990.
- FILIPETTI, A. *Les derniers jours de la classe ouvrière*, Paris : Ed. Stock, 2003.
- FISCHER, E. *Le Soleil des mineurs*, Paris : Presses de la Cité, 2005.
- HALBWACHS, M. *Memória coletiva*. São Paulo : Vértice, 1990.
- HOGGART, R. *As utilizações da cultura : aspectos da vida cultural da classe trabalhadora*. Lisboa : Editorial Presença, 1973.
- LEITE LOPES, J. S. *A tecelagem dos conflitos de classe na cidade das chaminés*. São Paulo/Brasília : Ed. Marco Zero e Ed. UnB, 1988.
- L'ESTOILE, B. de, « Le goût du passé », *Terrain*, Numéro 37 - *Musique et émotion* (septembre 2001). URL: <http://terrain.revues.org/document1344.html>. Consulté le 15 juin 2008.
- LINHART, R. *Greve na fábrica*. Rio de Janeiro : Paz e Terra, 1978.
- LUCAS Philippe, *La religion de la vie quotidienne*. Paris : PUF, 1981.
- MALINOWSKI, B.[1922]. *Argonautas do Pacífico Ocidental*. São Paulo : Abril Cultural, 1984.
- MALVA, C. *Ma nuit au jour le jour*. Paris : Ed. Maspero, 1978.
- _____, *La nuit dans les yeux*, Bruxelles : Éditions Labor, Paris : Fernand Nathan, 1985.
- MARTIAL, A. « Comment rester liés? Les comptes des familles recomposées ». *Terrain*, 45, sept. 2005, pp. 67-82.
- NOIRIEL, G. *Les ouvriers dans la société française, XIX^e et XX^e siècle*. Paris : Éditions du Seuil, 1986 (ed. 2002).
- POITOU, J.C. *Nous les mineurs*. Fédération Nationale des Travailleurs du Sous-Sol CGT, 1989.
- PONTY, J. *Les polonais du Nord ou la mémoire des corons*. Paris : Éditions Autrement, 1995.
- PONTY, J. « Les gueules noires », dans : *Les polonais en France*. Paris : Éditions du Rocher, 2008.
- PITT-RIVERS, J. « Honra e posição social ». In : Peristiany, *Honra e vergonha : valores das sociedades mediterrâneas*. Trad. José Cutileiro, 1965.
- PITT-RIVERS, J. *Anthropologie de l'honneur*. La mésaventure de Sichem. Paris : Le Sycomore, 1983.
- REDFIELD, R. *The little community and peasant society and culture*. Chicago: The University of Chicago Press, 1965.

ROTH, C. « 24 heures sur 24 heures à la mine, porion et ingénieur : le travail comme art de vivre ». *Terrain*, n. 39, 2002.

SIMONIN, L. [1867], *La vie souterraine : les mines et les mineurs*, Paris : Champ Vallon, 1981.

SCHWARTZ, O. *Le monde privé des ouvriers: hommes et femmes du Nord*, Paris : PUF, 1990.

TREMPÉ, R. *Les mineurs de Carmaux : 1848-1914*, Tomo I, Paris : Les Éditions Ouvrières, 1971.

WISEUX, A. *Mineur de fond*, Paris : Plon, 1991.

WEBER, M. *Economia e sociedade : fundamentos da sociologia compreensiva*, Vols. 1 e 2, São Paulo : Editora UnB, Imprensa Oficial, 2004.

ZOLA, E.[1881], *Germinal*, São Paulo : Abril Cultural, 1979.

DVDs et vidéos :

Charbonnages de France, *Poste du Matin à La Houve*, réalisation 2Jmédia, Aix-en-Provence, 2006. (DVD)

Charbonnages de France, *Fermeture du siège de La Houve*, 2004. (DVD)

Journaux :

Le travailleur du sous-sol, bimestriel édité par la Branche Mines de la FNME-CGT, n. 906, novembre-décembre 2005.

Le Républicain Lorrain. « C'était La Houve », spécial charb, Mai 2004.

Le Républicain Lorrain. « La Houve tourne la page », supplément au journal du 22 avril 2004.

Le Républicain Lorrain. « Forbach : l'épopée de la mine », supplément au journal du jeudi 27 novembre 1997.

Le Républicain Lorrain. « Une étudiante brésilienne enquête sur les mines ». Metz, 7 juil.2008.